

le quali, male interpretate da qualche suo malevolo, parve che potessero essere credute di danno al paese; il perchè si dispose egli di spiegarsi meglio e levare ai malevoli il modo di denigrare la sua retta intenzione, pubblicando un'opera in tre tomi (1), nella quale proponevasi di mostrare quanto era stato alieno dall'aver voluto pregiudicare questa città; ma pare che non riuscisse ad ottenere l'intento desiderato.

LUDOVICO FRATI.

LA STATUA E UNA MEDAGLIA DI ANDREA D'ORIA

I.

Dopo che il grande capitano ebbe operato la mutazione di reggimento nella sua patria, ond'era instaurata l'oligarchia, i suoi concittadini, non paghi degli onori compartitigli, vollero ne venisse posta in luogo eminente l'effigie, affinché fosse pubblica testimonianza di riconoscenza e di memoria imperitura. E poichè Baccio Bandinelli, cui era stata commessa la statua grandiosa, fallito ai primi impegni, dopo i nuovi accordi indugiava soverchiamente a por mano al lavoro, nè v'era modo per correr d'anni cavarne costruito, si affidarono al valore di Angiolo Montorsoli, il quale non tardò molto a produrre in ogni sua parte compiuta la statua, riuscita per giudizio d'esperti di fattura eccellente (2). Ed ecco che nel

(1) *Observationes criminales, civiles et mixtae. Liber primus. Divo Petronio inclitae civitatis Bononiae Antistiti, Patrono, Protectori, has adnotationes D. Cardinalis Iustiniani ad prosectum et utilitatem Governii collectas, veluti monumentum perenne amoris erga civitatem et devotionis erga Protectorem ex sui intimo cordis dicat et vovet* JO. DOMINICUS RAINALDUS (Romae, sumpt. Nicolai Chellini, 1688, et Venetiis, apud Paullum Bleonium, 1699).

(2) ALIZERI, *Notizie dei profess. del disegno in Liguria*, Genova, Sambolino, 1887, V, 311 e segg.

novembre del 1540 la piazza del Palazzo ducale s'adornava del singolare monumento, cui sessantadue anni più tardi, pur in grazia di pubblico decreto, era posto a riscontro il simulacro del nipote Giovanni Andrea, opera lodata di Taddeo Carlone (1).

Ma vennero giorni, ne' quali quelle statue e quei nomi rappresentavano un passato troppo disforme dai nuovi sentimenti di libertà; e il popolo nell'irriflessivo moto subitaneo dell'animo, fatto dimentico de' meriti individuali, irruppe contro quegli inanimati antesignani del governo oligarchico. Mentre da un lato s'innalzava l'albero della libertà, dall'altro venivano abbattute e manomesse le statue dei due celebrati ammiragli; e fu fortuna che si chiudessero le porte del pubblico palazzo, perchè non fosse recata offesa a quelle che adornavano la sala del Consiglio (2).

Il Faipoult, rappresentante della Repubblica francese, rendendo conto a Bonaparte, il 13 giugno 1797, della compiuta rivoluzione, aggiungeva: « Vous saurez que rien n'égalé l'ardeur du peuple, et la rapidité des mesures qui tiennent aux progrès révolutionnaires. Les statues de Doria, fondateur de

(1) D'ORIA, *La chiesa di S. Matteo*, Genova, Sordo-Muti, 1860, pag. 105.

(2) *Avvisi*, n. 24, p. 186. In un curioso diario della rivoluzione genovese compilato da Domenico Sbertoli e conservato autografo nella R. Biblioteca Universitaria (B. V. 20), e non rimasto ignoto a Jacopo d'Oria, trovo sotto il giorno 14 giugno 1797: « Al dopo pranzo in palazzo si voleva atterrare le statue dei due Doria. Non bastò a sedarli il Colonello Menici, nè il Comandate Siri. A forza di funi furono gettate a terra, e rotte, e cancellate le iscrizioni. Essi sono stati reputati i fondatori dell'Aristocrazia del 1528. In quella di Gio. Andrea è stato c..... addosso. Questi capi sebbene inanimati, avendo qualche cosa di venerabile, con due coscie porzione di tali statue furono collocati alle basi dell'antenna che in Piazza Nuova, altissima più dell'altre, sosteneva il Paviglion e berretto nazionale ». È inesatto ciò che a proposito della statua di Andrea dice il Petit nel suo recente libro *André Doria*, Paris, Quintin 1887, pag. 120.

l'aristocrazia, viennent d'être brisées au palais » (1). Ma il Generale non partecipava all'entusiasmo del ministro, e dolorosamente colpito dell'atto inconsulto, scriveva al Governo provvisorio la lettera seguente (2):

Au Quartier Général de Monbello le 1^{er} Messidor, An. 5.
Citoyens,

J'apprends avec le plu grand déplaisir que dans un moment de chaleur l'on a renversé la statue d'André Doria.

André Doria fut grand marin, et homme d'état; l'aristocratie était la Liberté de son temps. L'Europe entière envie à votre ville le précieux avantage d'avoir donné le jour a cet homme célèbre. Vous vous empreserez, je n'en doute pas, à relever sa statue. Je vous prie de vouloir m'inscrire pour supporter una partie des frais que cela occasionnera, et que je desire partager avec les citoyens les plus zélés pour la gloire et pour le bonheur de votre patrie.

Je vous prie de me croire avec les sentimens de consideration avec lesquels je suis

BONAPARTE.

Il Governo non s'aspettava questo rimprovero, e ne fu sulle prime alquanto turbato; ricorse immediatamente al Faipoult, affinché lo aiutasse a persuadere Bonaparte che il fatto era accaduto improvviso, senza alcuna previsione, e quanto sarebbe stato pericoloso in quei momenti d'effervescenza popolare ripristinare la statua. Il rappresentante francese aderì ai desideri del Governo, e cercò scagionarlo presso il Generale, con la lettera seguente, che e per la sua singolarità, e per essere impressa in una raccolta non comune, reputo utile riferire (3):

(1) *Correspondance inédite offic. et confid. de Napoleon Bonaparte*, Paris, Panckoucke, 1819, IV, 344.

(2) *Correspondance de Napoleon I*, Paris 1859. Imp. Imper., III, 179. L'ho riscontrata con l'originale nell'archivio di Genova, *Governo Provv.* Mazzo 13.

(3) *Corresp. inédite*, cit., IV, 354.

Gênes, le 10 messidor an 5 (28 juin 1797).

Au général en chef.

Vous avez, mon général, écrit au Gouvernement de Gênes une lettre pour l'inviter à rétablir la statue d'André Doria.

Le Gouvernement m'a communiqué cette lettre, et j'ai vu son embarras. Si d'un côté il voudrait avec empressement se rendre à votre invitation, de l'autre des considérations très puissantes l'arrêtent. Je crois qu'il vous en écrira par le courrier prochain.

Doria fut un grand homme, et il est digne de celui que ses belles actions feront regarder comme tel par la postérité, d'avoir éprouvé un premier mouvement de sensibilité pour l'injure qui vient d'être faite à la mémoire de ce restaurateur de l'indépendance génoise.

Si le Gouvernement actuel pu prévoir un quart d'heure d'avance l'impétuosité avec laquelle le peuple se porta sur les statues de Doria, il aurait essayé d'en détourner le cours, ne fût-ce que pour arrêter un mouvement irrégulier. Peut-être y eût-il réussi ; mais ce peuple, dans tout le reste de sa conduite, s'est montré si sage et si réservé ; il s'est si sérieusement enflammé contre ce Doria, qu'aujourd'hui il ne saurait à quel motif attribuer sa réhabilitation. Si Doria fut célèbre par ses talents, par l'adresse, avec laquelle il obtint l'indépendance de Gênes, et par la modération qui lui fit abdiquer le souverain pouvoir, les Gènois se rappellent en même temps que, de son temps, il y eut un mouvement généreux en faveur du peuple, contre l'aristocratie. Un Fiesque voulut abattre le pouvoir des nobles : si dans ce temps les droits du peuple étaient peu définis, ils étaient bien sentis.

On lisait l'histoire de la Grèce, de Rome et de Florence, le peuple avait ses amis comme ses ennemis : Doria fut du nombre des derniers. Fiesque échoua dans son entreprise contre les nobles par un accident imprévu, Doria usa cruellement d'une victoire qu'il n'avait pas gagnée : une multitude de ses compatriotes furent livrés au supplice ou proscrits. A Pise, un Rienzi, employé dans la marine génoise, fut enveloppé dans un sac et jeté à la mer. Ces exécutions sévères étaient peut-être inévitables pour soutenir le nouveau Gouvernement, et, avec lui, la tranquillité publique, travaillée depuis si long-temps par les factions ; mais elles furent exercées contre la faction populaire du temps, à laquelle, par une erreur pardonnable à une multitude, s'identifie le parti démocratique d'aujourd'hui, si supérieur à cette faction par la régularité de ses mesures, et par l'hommage que rend à ses droits la philosophie ainsi que le vœu d'une immense majorité.

Les orateurs du peuple ne lui parlent aujourd'hui que des cruautés de Doria.

Si le Gouvernement relevait en ce moment sa statue, ce peuple, moins susceptible encore que le nôtre d'un examen éclairé, se délierait de ses gouvernans, et ce serait une calamité publique. Il y a plus, quelques hommes (tout porte à le croire) sont payés pour agiter ce peuple, s'il est possible. Ces hommes, quoique agens du parti qui compte André Doria pour l'un de ses saints, ne manqueraient pas, sous le masque qu'ils ont pris, de fortifier l'opinion qui lui est contraire, afin d'ameuter contre le Gouvernement. Voilà, mon général, l'effet que produirait probablement un retour actuel sur l'événement irrégulier qui a brisé la statue d'André Doria. Tout marche bien jusqu'ici: la révolution génoise est à signaler pour son calme et sa régularité. Par une combinaison assez adroite de moyens pris dans les circonstances passées et présentes, et spécialement dérivées de l'effet que nous produirons avec votre nom et celui de vainqueur de l'Italie, nous entretenons l'équilibre entre les petites intrigues des aristocrates, les exaltations des extra-patriotes, et les sages impulsions des démocrates, sensés et amis des lois. Pour éviter une des choses qui pourraient ébranler cet équilibre, je vous propose de remettre la réhabilitation de Doria à un autre temps. On aura ici un autel à élever à Christophe Colomb; dans quelque temps on s'en occupera. A côté de son nom comme Génois célèbre, on pourra mettre celui de Doria, à cause de ses talens et de ses services. On rectifiera en cette occasion la prévention du vulgaire: marquez-moi ce que vous pensez de cette idée, et agréez en même temps un reproche dont vous apprécierez aisément le motif, c'est que vous m'écrivez trop peu. Rendez-moi au moins deux lignes pour une page.

FAYPOULT.

P. S. Une circonstance à remarquer, c'est qu'il n'y a eu de brisé que les statues de Doria qui étaient sur le perron dans la cour du palais. Le Gouvernement a fait fermer à temps la salle du grand-conseil, ou les Doria ont d'autres statues, et depuis cette salle ne s'ouvre pas, pour éviter de nouvelles mutilations.

Intanto i nuovi reggitori democratici, anch'essi, secondo accennava il Faipoult, scrissero al Bonaparte in questo tenore (1):

(1) R. Arch. di Genova, *Governo Provv.* Marzo 13. Questa lettera fu conosciuta dall'autore della *Relation de la Revolution de Gènes, Gènes, Caf-*

Il Governo provvisorio ha risentito per sè medesimo un grandissimo dispiacere, e prende nuovamente parte al vostro, per l'abbattimento della statua di Andrea D'Oria.

Lo slancio improvviso di un popolo, forse il più energico dell'Italia, ha prevenuto qualunque misura.

Questo popolo non ha saputo riconoscere in Andrea D'Oria che il primo degli oligarchi, e gli è sembrato di esser debitore a lui solo di quasi tre secoli di oppressione.

Invece di rammentarsi le di lui virtù guerriere e politiche, si è ricordato soltanto della popolarità di Luigi Fiesco, e dello estermio crudele della sua infelice famiglia, e non ha perduto di vista che l'espiazione di questa vendetta implacabile ha costato nel secolo scorso alla patria poco meno d'un milione.

Quindi l'inalzare l'Albero della Libertà sulla piazza esteriore del palazzo nazionale, l'abbattere ed il mutilare la statua di Andrea D'Oria ed il rovesciarne gli avanzi a' piedi di questo augusto emblema della nostra rigenerazione politica, non è stata che l'opera di un momento.

Voi peserete perciò, o Generale, nella vostra saviezza, se le circostanze siano favorevoli al rialzamento di questa statua. La statua rovesciata di Andrea D'Oria e l'Albero della Libertà non presentano attualmente al popolo genovese che l'idea indivisibile del dispotismo abbattuto, e della libertà riacquistata.

Forse il rialzamento della statua potrebbe equivalere in questo momento all'abbattimento dell'albero.

Profondo conoscitore degli uomini, e saggio calcolatore delle circostanze, e de' tempi, voi consigliereste senza dubbio al Governo quelle stesse misure, che formerebbero la regola della vostra personale condotta.

Gradite intanto, per l'organo del Governo, la sempre nuova riconoscenza di un popolo, che si sentiva degno da tanto tempo della sua libertà.

Genova, li 30 giugno 1797.

Questa lettera dettata, come si vede, con assai buon senno, e spoglia di tutte quelle frasi ampollose e altisonanti così comuni a' quei giorni, è scritta di pugno di Luigi Corvetto, uno degli uomini più temperati, e nello stesso tempo più noti

farelli 1797 (pag. 36) che ne riferisce alcune parole, passate poi nel *DESORDRE*, *Istoria della rivoluzione francese, di Venezia e di Genova*, Genova Delle Piane, 1799, XV, 65.

per giusta celebrità, il quale, eletto dal Bonaparte fra i membri del Governo provvisorio, era allora presidente del Comitato delle relazioni estere. È notevole l'accenno al concetto storico, onde mosse l'ira popolare contro l'effigie del D'Oria; poichè, il nome del Fieschi viene considerato semplicemente come segno di ribellione contro la nobiltà, senza tener conto delle diverse condizioni politiche e del fine cui intendeva quel moto. A mettere nell'animo del popolo questa animadversione al vecchio ammiraglio conferivano i pubblici oratori, i quali, lo sappiamo dal Faipoult, non parlavano « que des cruautés de Doria », prestandosi molto bene al loro uopo gli eccessi iniqui delle terribili vendette che seguirono alla congiura. In si fatta bisogna debbono certamente essersi distinti Gaspare Sauli e il minorita Cesare Ceruti, i quali furono in quei giorni « instancabili dicitori » delle turbe festanti (1). E fu appunto secondando questo spirito stesso che rividero la luce, con annotazioni adatte alle circostanze, i libelli dell'Ansaldo, il *Dialogo* del Foglietta, e l'*Artifizio* dell'Accinelli, opuscoli volti a deprimere la parte doriesca, a beneficio della fazione popolare, assai diversa e per uomini e per intenti da quella sollevatasi nel 1797, ma « à laquelle (come rilevava opportunamente il Faipoult) par une erreur pardonnable à une multitude, s'identifie le parti democratique d'aujourd'hui ».

Bonaparte si persuase che se il sentimento che gli aveva dettato la lettera era la conseguenza d'un impeto naturale di generosità, l'insistere per innalzare nuovamente la statua, poteva riuscire in quel momento al tutto impolitico. Perciò, menando buone le ragioni del Governo provvisorio e quelle del ministro, non ne parlò più.

I tronchi delle statue, rimasti assai tempo ludibrio della

(1) *Avvisi* cit., pag. 187.

plebe sulla pubblica piazza, vennero alla fine ricoverati in certe cantine, donde si trassero per opera de' discendenti nel 1846, e furono collocati con opportune iscrizioni nei chiostri della chiesa gentilizia di San Matteo, dove oggi si vedono.

II.

Se è vero che al D'Oria, quantunque le lodi sieno state in passato straordinarie ed eccessive, si debba ascrivere un'indole non sempre leale e generosa, specie rispetto alla ragion politica e all'esercizio dell'alto suo ufficio marinaresco; pur è giusto riconoscere in lui il mecenate delle arti e degli artisti, non poche essendo le testimonianze che hanno virtù di procacciargli vanto sì fatto. L'aneddoto onde derivò una delle più belle medaglie coniate, lui vivo, in suo onore, ne porge una prova novella.

Questa medaglia reca nel dritto l'effigie del D'Oria con la leggenda *ANDREAS DORIA P.P.*; ma nel rovescio presenta la singolarità di tre coni ben differenti. Nel primo si vede un busto volto a dritta rappresentante un giovane a testa nuda, con barba nascente, attorniato da catene di galeotti; nello sfondo a sinistra alla base del collo una galera, e quivi pure a guisa d'ornamento un arnese, non indicato da alcuno, nè riprodotto dalle stampe, che a me sembra indubbiamente uno scalmò. L'altro ci presenta una galera remigante in alto mare con la bandiera imperiale, e più innanzi una barchetta, entro alla quale sono due uomini, condotta per mezzo di una corda da una deità marina, particolare anche questo trascurato dai descrittori (1). Il terzo finalmente reca la libertà con la leggenda: *LIBERTAS PVBLICA.*

(1) Ho dinanzi tre bellissimi esemplari di queste due varianti, che si conservano nella Biblioteca della Regia Università di Genova; uno è d'oro, l'altro d'argento, il terzo di rame.

Gli scrittori genovesi credono si debba riconoscere nel busto del primo il pirata Dragut; non sanno poi a chi ne sia da attribuite la fattura. Il Gandolfi suppose autore del disegno Alfonso Cittadella, mentre il Varni vi ravvisava la maniera del Montorsoli (1). Già alcuni anni or sono Alfredo Armand ne aveva indicato come vero autore Leone Leoni aretino (2); ma la recentissima opera e veramente insigne di Eugenio Plon (3), ci manifesta quanto e per quale opportunità fosse conziata questa singolare medaglia nei suoi diversi esemplari.

Il celebre orefice, scultore ed incisore era in Roma nel 1540, quando gli accadde una di quelle avventure così comuni allora agli artisti, che dall' invidia e dall' indole manesca erano tenuti sempre in conflitto. Un tedesco « gioielliere del Papa », spinto da mal talento lo andava infamando « non pur di falsario e d' altre assai cose men che oneste », ma lo pungeva altresì sull' onore « della donna sua », di che egli deliberò « farne perpetua vendetta ». Ed ecco « il primo marzo sull' ora dell' Avemaria gli dette un sì fatto sfregio sul viso », che lo rese « un brutto mostro ». Incarcerato venne sottoposto alla tortura; da prima sostenne con animo invitto i tormenti, poi, fattegli condurre dinanzi la vecchia madre e la moglie legate, con minaccia di dar pur ad esse la corda, « non sopportando l' amore materno e della mogliera, che le meschinelle avessero a purgare il suo peccato », confessò la colpa. Fu perciò condannato al taglio della mano destra;

(1) OLIVIERI, *Monete, medaglie e sigilli dei Principi Doria*, Genova, Sordo-muti, 1859, pag. 27 e seg. — AVIGNONE, *Medaglie dei Liguri e della Liguria*, negli *Atti Soc. Lig. di Stor. Pat.*, vol. VII, 499 e seg. Anche il PETIT, op. cit. pag. 312, ripete coll' Olivieri trattarsi di Dragut.

(2) *Les médailleurs italiens des quinzième et seizième siècles*, Paris, Plon, 1883, I, 164.

(3) *Leone Leoni sculpteur arétin, de Charles-Quint, etc.*, Paris, Plon, Nourrit et C. 1887, pag. 12 e seg.

ma quando stavasi per addivenire alla esecuzione, il Pontefice, a ciò sollecitato da monsignor Archinti e da monsignor Durante, mandò ordine si sospendesse; onde rifattosi il processo, la pena fu della galera (1). L'insigne artefice dovette acconciarsi al remo sopra la galera denominata *San Paolo*, sotto il comando del capitano Bartolomeo Peretti da Talamone (2).

Poichè il fatto venne incontanente riferito a Pietro Aretino, compatriota ed amico del Leoni, vi sarebbe ragione di credere che egli, allora così potente e tanto temuto, si adoperasse per la liberazione, ricorrendo all'autorità di Francesco Douarte provveditore generale, e di Andrea D'Oria ammiraglio dell'armata di Carlo V. Certo è tuttavia che lo scultore nel marzo 1541, scrivendo all'amico in Venezia, affermava di aver recuperata « la libertà merce d'Andrea Doria principe di Melfi », il quale aveva dato ordine senz'altro ch'egli restasse libero in Genova, dove appunto si trovava « pregando Dio che faccia crepare i tristi, e viver i buoni », mentre era in un tempo « amato da diversi gran gentiluomini », in ispecie « perchè il principe e capitano Giovanettino » (3) gli facevano « cera da fargli piacere »; onde non è meraviglia s'ei rimase al servizio del D'Oria, legato dalla sua « cortesia » (4).

Forse a questo fatto, quantunque non ve ne sia menzione, debbono riferirsi le due lettere ripiene di lodi grandissime, indirizzate dall'Aretino nel maggio e nel luglio dell'anno

(1) Cifr. Lett. 16 maggio 1540 di Jacopo Giustiniano a Pietro Aretino nelle *Lettere pittoriche* (racc. Bottari e Ticozzi, ediz. Silvestri), V, 247.

(2) GUGLIELMOTTI, *La guerra dei Pirati*, Firenze, Lemonnier, 1876, II, 22.

(3) Incise anche una medaglia per Giannettino D'Oria qui nominato, come rileva il Plon da una lettera del vescovo d'Arras (Op. cit. pag. 39 e 257), quantunque non se ne conoscano esemplari.

(4) Cfr. Lett. del Leoni nelle *Lettere pittoriche*, cit. V. 251.

stesso così al gran capitano genovese, come al Douarte (1); chè veramente a questi egli ascrive il merito d'aver « disciolto » l'amico suo « da quella catena », a cui l'aveva fatto porre « l'empietà pretesca »; dopo di che venne « raccolto da la clementia del principe Doria » (2). A manifestare il suo grato animo verso quest'ultimo, già nel luglio stava il Leoni lavorando alla medaglia in suo onore, poichè l'Aretino, conscio di ciò appunto gli scriveva: « ricordatevi (s'egli è lecito) di mandarmi, tosto che l'haviate fornita, una medaglia di quelle che fate al divino huomo, acciò ch'io nel vedere la sua gloriosa effigie, possa vantarmi d'esser suto degno di vederla » (3).

Ecco dunque il tempo e la cagione, ond'ebbe origine questo bellissimo e curioso nummo, che ci presenta le indicate diversità nei rovesci, dove a mio parere, è da riconoscere l'accento diretto all'aneddoto narrato. Quello che veniva affermato per tradizione, cioè che nel primo rovescio, anzichè l'effigie di Dragut, come ritennero gli scrittori genovesi, fosse rappresentato l'autore, riceve oggi conferma dal confronto col suo ritratto inciso dieci anni più tardi in un'altra medaglia conservata nell'Ambrosiana, che reca il nome, e che può attribuirsi a lui stesso (4). Le catene da galeotto, lo scarmo, la galera determinano assai chiaramente la condizione del condannato al remo. La galera poi, che è qui un semplice attributo accessorio, diventa parte principale nel secondo rovescio, dove è molto significativa la barchetta guidata da una deità marina, come quella che ben rappresenta la liberazione del Leoni per opera di chi teneva la signoria del

(1) *Lettere di P. Aretino*, Parigi, Del Maestro, 1609, II, c. 209, 215.

(2) Ivi, c. 216 t.

(3) Ivi, c. 217 r.

(4) PLON, *Op. cit.* tav. 1.^a e pag. 256.

mare. L'ultimo rovescio, nel quale si vede l'immagine della Libertà, è certo allusivo ai fatti che determinarono in Genova il cambiamento di governo del 1528 promosso dal D'Oria; ma in un tempo può ritenersi simbolo del potere, che a questi veniva attribuito, di ridonare la libertà a chi era costretto nelle catene della servitù.

A. N.

RASSEGNA BIBLIOGRAFICA

- M. G. CANALE, *Tripoli e Genova, con un Discorso preliminare sulle colonie degli antichi popoli e delle repubbliche italiane nel medio evo*; Genova, Tip. di A. Ciminago, 1886. — In-8.°, di pp. xxvi-155, più 6 s. n.
- M. G. CANALE. — *Della spedizione in Oriente di Amedeo VI di Savoia, detto il Conte Verde, e suo trattato di pace come arbitro conchiuso tra Veneziani e Genovesi addì 8 agosto 1381 in Torino dopo la guerra di Chioggia*; Genova, Tip. di A. Ciminago, 1887. — In-8.°, di pp. 48.
- M. G. CANALE, *Degli Annali Genovesi di Caffaro e dei suoi continuatori*; Genova, Tip. Ciminago, 1886. — In-8.°, di pp. 23.

I.

Veramente meravigliosa la costante operosità del ch. Storografo; e vorremmo anche dirla degna di imitazione, se i tre lavori che chiameremo di circostanza, e ch'egli ha regalati al pubblico in brevissimo spazio di tempo, non si risentissero troppo della fretta con cui vennero dettati. Il *limae labor* esula addirittura. Provatevi un po' a tenere in piedi questo periodo. L'Autore, dopo aver detto che bisogna convertir gli emigranti in coloni, così prosegue: « È quello, se io non erro, che ora tentano pure di fare le maggiori potenze d'Europa, la